

MYLÈNE GILBERT-DUMAS NOËL À KINGSCROFT



vlb éditeur

MYLÈNE GILBERT-DUMAS
NOËL À KINGS CROFT

ROMAN

vlb éditeur

Chapitre premier

Cette histoire s'est déroulée dans les environs du hameau de Kingscroft, sur les hauteurs des Cantons de l'Est, à vingt minutes de la frontière américaine. Autrefois village prospère avec une croix de chemin, une auberge, un bureau de poste, une église, un magasin général et une école, Kingscroft ne comptait plus désormais qu'une poignée de maisons. Et, bien que la croix de chemin fût toujours en place, il fallait prêter attention pour l'apercevoir, surtout l'hiver, tant sa silhouette étroite se fondait sur le blanc des champs couverts de neige. Seule l'ancienne église attirait le regard. Unique attrait du hameau, elle dominait le paysage de son haut clocher d'où on avait une vue imprenable sur les Appalaches. Elle avait été érigée tout au bout d'un vaste pré communal, aussi peu fréquenté d'ailleurs que l'église elle-même.

À moins d'un kilomètre de là se trouvaient alignées à bonne distance de la route trois maisons où avaient vécu, à une autre époque, un père, son fils et son petit-fils. Ce dernier habitait toujours la plus belle de ces trois maisons. Il s'appelait Raymond Roy et avait été bûcheron dans sa jeunesse. Il avait par la suite exercé cinquante-six métiers avant de terminer sa vie

active comme arpenteur-géomètre. Chasseur, pêcheur et trappeur, il s'était marié sur le tard dans l'espoir d'avoir un fils. Sans doute parce qu'elle n'était pas au courant du désir de son mari, sa jeune épouse avait mis au monde une fille, avant de mourir trois ans plus tard d'un cancer de l'utérus.

Cette fille, baptisée Clarisse, avait été élevée comme le garçon que son père avait espéré avoir. Initiée très tôt à la chasse, à la pêche et à la trappe, elle était aussi heureuse qu'utile dans la forêt. Sa grand-mère, qui vivait juste à côté, lui avait appris à cuisiner et à tenir maison. Au fil des ans, Clarisse avait développé un lot de compétences qui faisaient la fierté de son père. Tant d'intérêt pour la nature et la vie rurale avait rendu incompréhensible sa décision de partir pour Montréal à l'âge de dix-neuf ans. Son retour, lui, s'expliquait plus facilement. En effet, douze ans plus tard, Clarisse était revenue – un brin désespérée, quand même – avec quatre enfants sur les bras. Quatre filles, on s'entend. Cinq ans après, des jumelles étaient venues compléter la famille, assurant à Raymond une descendance toute féminine dont il avait fini par s'accommoder.

Ce que Raymond ignorait – et Clarisse ne le lui aurait jamais avoué –, c'était qu'avant de quitter Kingscroft, elle avait subi deux avortements. Le premier à dix-sept ans. Le second à dix-neuf. Sous cette apparente négligence se cachait une fertilité exceptionnelle qu'aucun moyen de contraception n'avait réussi à brider. Ces premières grossesses, interrompues très tôt, étaient survenues malgré la prise de contraceptifs oraux. Maude et Audrey, nées peu de temps après, étaient les

filles d'un dénommé Paul, qui avait pourtant enfilé les deux fois un condom et qui, de peur d'engendrer à nouveau, avait pris la poudre d'escampette. Émilie-Rose, dont le père s'appelait Jeremy, avait été conçue malgré la présence d'un stérilet. Même chose pour Sandrine, fille de Jasmin, un Français expatrié qui était retourné dans son pays après avoir aperçu un second test de grossesse positif. Inquiète à l'idée d'élever seule cinq enfants, Clarisse avait opté pour un troisième avortement et demandé une ligature des trompes. Elle avait ensuite quitté Montréal, où les loyers étaient devenus trop chers pour ses moyens, et était revenue à Kingscroft, où elle s'était installée dans la maison de sa grand-mère récemment décédée. Elle subvenait désormais aux besoins de ses filles en faisant de la tenue de livres pour diverses entreprises de la région.

En grand-père heureux, Raymond avait joyeusement accepté de participer à l'éducation de ses petites-filles. Quand les jumelles étaient arrivées, il avait même aidé à aménager une troisième chambre, au grenier, celle-là. Clarisse n'avait jamais imaginé que des trompes de Fallope pouvaient se ressouder. Après ce dernier accouchement, elle avait demandé qu'on lui retire l'utérus, ce à quoi son médecin n'avait pas osé s'opposer.

En décembre 2020, moment où commence cette histoire, Maude et Audrey, déjà grandes, avaient quitté la maison et partageaient un appartement à Sherbrooke. Les quatre plus jeunes prenaient l'autobus tous les matins. Émilie-Rose et Sandrine pour l'école secondaire, et les jumelles, Mathilde et Léonie, pour

l'école primaire. Comme elles ne rentraient qu'en fin d'après-midi, Clarisse avait toute la journée pour travailler, sa table de cuisine lui servant de bureau.

Il avait neigé au mois de novembre, ce qui avait permis à plusieurs de croire que, à l'image des hivers précédents, celui-ci se voulait précoce. Il s'agissait d'un de ces leurres dont seul l'hiver québécois a le secret. En ce 1^{er} décembre, un redoux s'affairait à effacer les traces de la première neige, exhibant les pelouses jaunies et les feuilles mortes que le vent avait soufflées sur le terrain des voisins. À cette température inhabituelle pour la saison s'ajoutaient une fine pluie et un vent chaud, qui semblait avoir pris d'assaut l'ensemble des Cantons de l'Est.

Clarisse avait profité de ce matin gris pour préparer six pâtés au poulet. Comme peut l'imaginer quiconque s'adonne régulièrement à la cuisine, la tâche l'avait tenue occupée tout l'avant-midi.

C'était l'heure de dîner quand elle sortit pour la première fois de la journée, Alaska sur les talons. Si la chienne s'élança en courant vers la maison voisine, Clarisse, elle, prit son temps, savourant la tiède rafale qui l'avait enveloppée dès qu'elle avait posé le pied sur la galerie. En bonne montagnarde, elle ne se fiait pas aux présentateurs de la météo. Sur les hauteurs, il ne faisait jamais aussi chaud, le vent soufflait avec plus de fougue et le froid était toujours plus mordant que ce qu'on annonçait à la télévision. Les mœurs du coin exigeaient d'ailleurs que chacun installât un thermomètre à l'extérieur, visible de l'intérieur. Celui de Clarisse était fixé à l'une des poutres de la galerie. Il

affichait ce jour-là 17 °C. Clarisse imagina le bonheur des gens de la ville qui goûtaient au même moment trois ou quatre degrés supplémentaires. Si chaud, un 1^{er} décembre! Quelle aubaine!

Elle traversa chez son père comme elle le faisait tous les midis depuis qu'on avait amputé Raymond de deux orteils au pied droit. Elle piqua à travers le terrain, un pâté au poulet dans les mains, et se félicita d'avoir dépecé son chevreuil la veille, alors que le mercure frisait encore le zéro. La bête, abattue au dernier jour de la chasse, était restée pendue une semaine dans le garage. Sa carcasse aurait pu y vieillir encore quelques jours, mais, anticipant ce temps doux, Clarisse avait sorti son couteau de boucher. La viande garnissait maintenant son congélateur et celui de son père, qui n'avait pas tué cette année.

La maison de Raymond était plus récente que la sienne et se trouvait à une vingtaine de mètres au sud. Peinte en bleu, avec une lucarne, c'était vraiment la plus belle de ce bout de route. Clarisse remarqua que les glaçons qui, la veille encore, pendaient de la corniche avaient totalement fondu. Elle songea qu'à l'été, il lui faudrait aider son père à mieux isoler le grenier.

Alaska, qui l'avait devancée, attendait maintenant devant la porte, entre les deux cordes de bois de chauffage. Clarisse sourit. Cette chienne portait bien mal son nom, elle qui détestait autant le vent que le froid. D'ailleurs, elle avait si hâte de se soustraire aux rafales qu'elle grattait le seuil en gémissant. Las de l'entendre se plaindre, Raymond finit par la laisser entrer et, quand Clarisse poussa la porte à son tour, elle aperçut

Alaska déjà couchée devant le poêle. Raymond était retourné à son fauteuil, un livre sur les genoux.

— Cette chienne-là n'est bonne à rien ! maugréa-t-il en refermant le livre.

Clarisse, qui enlevait ses bottes et son manteau, sentit le besoin de la défendre.

— Ce n'est pas parce qu'elle est pourrie à la chasse qu'elle n'est bonne à rien.

— Elle est toujours en train de me déranger.

Réprimant un sourire, Clarisse s'avança pour déposer un baiser sur la tête de son père.

— Toujours, toujours, il ne faut pas exagérer.

Raymond n'appréciait pas Alaska. Clarisse n'arrivait pas à comprendre pourquoi. La chienne était une boule d'amour et n'aimait rien tant que se blottir contre le premier venu. Certes, il s'agissait pour elle d'un moyen de se réchauffer, mais on n'était pas obligé de le dire.

— Nomme-moi une chose qu'elle est capable de faire.

Puisque Raymond connaissait les raisons derrière les câlins d'Alaska, Clarisse lui chercha un autre talent.

— C'est un bon gardien, dit-elle avec une fierté exagérée.

Raymond approuva du bout des lèvres. Il savait bien, lui qui habitait la maison voisine, que la chienne passait ses journées à guetter la grand-route et qu'elle jappait à réveiller les morts dès qu'une voiture ralentissait un tant soit peu. Surtout que les aboiements se transformaient en véritables cris d'alerte – d'une tonalité plus aiguë – si la voiture en question tournait dans l'entrée. Persuadée qu'elle régnait sur l'ensemble des

terrains occupés par les trois maisons de ce bout de chemin, Alaska ne faisait aucune distinction quant à l'entrée de cour. Certes, ces jours-ci, personne ne s'engageait dans l'allée qui menait chez Rabih, mais c'est là une chose dont nous parlerons plus loin. Qu'il suffise de dire pour l'instant qu'Alaska jappait beaucoup, souvent et très fort.

— Je vais faire des pâtés à la viande avec les filles en fin de semaine. Tu en veux combien ?

Clarisse, on l'aura compris, aimait cuisiner, mais c'était surtout la cuisine réconfort qui l'intéressait. Pas question pour elle de préparer des salades ou des sandwiches froids. Surtout en hiver ! Elle leur préférait les pâtés, les soupes, les ragoûts et tout ce qui permettait de transformer une maison en un foyer chaleureux. Il ne l'aurait jamais admis devant Clarisse, mais Raymond vantait son talent aux étrangers. En plus d'affirmer, quand l'occasion se présentait, que c'était grâce aux pâtés de sa fille qu'il était toujours en vie. Mais là-dessus, il exagérerait un peu.

— J'en prendrais deux douzaines, dit-il, avec nonchalance.

À sa grande satisfaction, sa réponse provoqua chez sa fille un haussement de sourcils. De peur qu'elle devine à quel point il appréciait sa cuisine, il ajouta :

— Mais assure-toi qu'il n'y ait pas de poils de chien dedans.

Habitué au mordant de son père, Clarisse lui répondit sur le même ton :

— Tu n'as pas à t'inquiéter. On va cuisiner sur la table, pas sur le plancher.

Afin d'avoir le dernier mot, Raymond ajouta :

— Avec elle, on ne sait jamais.

Il désignait Alaska qui ronflait, roulée en boule devant le poêle à bois.

Clarisse s'abstint de commenter. Son pâté au poulet dans les mains, elle passa dans la cuisine, qui embaumait le pain de viande et les oignons frits. Elle venait tout juste de franchir le seuil quand elle aperçut la chatte en train de lécher les ustensiles qui traînaient sur le bord de l'évier. Clarisse fit deux pas brusques vers elle en poussant un cri d'effroi. La manœuvre réussit. L'animal abandonna son festin pour s'enfuir dans un bruit de grelot.

— Papa! s'écria Clarisse, furibonde. C'est dangereux de laisser les couteaux sales sur le comptoir. Choukrane aurait pu se couper la langue.

La voix de son père lui parvint du salon, teintée de mépris.

— Je ne vais pas changer mes habitudes pour un chat.

Clarisse soupira, mit la vaisselle sale dans le lave-vaisselle et, après avoir rangé son pâté au frigo, elle entreprit de servir le dîner.

La cuisine de Raymond, qui ressemblait à la sienne mais en plus grand, avait, elle aussi, gardé son cachet ancien et son aménagement traditionnel. Le comptoir longeait deux murs alors que, adossé au troisième, un buffet renfermait la vaisselle du dimanche. Une grande fenêtre s'ouvrait sur l'avant et, d'aussi loin que Clarisse se souvienne, son père avait placé une chaise berçante devant, pour profiter de la vue. Comme dans le temps,

une table occupait le centre de la pièce et pouvait accueillir huit personnes – dix si on mangeait coude à coude.

Raymond quitta son fauteuil et se rendit à la cuisine, emportant son livre avec lui. Il prit soin de le placer bien en vue sur la table avant de s'asseoir. Il s'était efforcé de marcher d'un pas régulier, mais avait échoué à cacher sa claudication.

— Ça fait mal aujourd'hui ?

Comme son père ne répondait pas, Clarisse sortit le pain de viande du four et en coupa une tranche qu'elle disposa dans une assiette, avant d'y ajouter une bonne cuillère de pommes de terre en purée, une deuxième de petits pois et une troisième d'oignons frits.

— Il y a trop de légumes et pas assez de viande ! s'insurgea Raymond.

Puisqu'il avait ignoré sa question, Clarisse jugea qu'elle avait le droit d'ignorer sa critique. Elle posa l'assiette sur la table, se servit à son tour et vint s'asseoir en face de lui.

— Il me semble que tu boites plus que d'habitude.

Raymond lui répondit la bouche pleine :

— C'est une illusion d'optique.

— As-tu pris tes médicaments ?

— Et toi, as-tu pris ton café ?

— J'en ai pris deux.

— Arrête, je vais être jaloux.

Elle lui tira la langue. Comme chaque midi, la conversation tournait en rond, mais sans que ni l'un ni l'autre n'en soit offensé. Clarisse, parce qu'elle arrivait à montrer malgré tout à son père qu'elle s'inquiétait pour lui. Et Raymond, parce que les railleries lui

permettaient d'affirmer son indépendance sans blesser sa fille dont il appréciait la sollicitude.

— Ça tombe bien si tu boites parce que tu as un rendez-vous chez le docteur vendredi. Il va pouvoir regarder ça.

Raymond secoua la tête.

— Il n'y a rien à voir.

Il continua de manger, mais Clarisse sentit qu'il était soulagé à la perspective de se rendre chez son médecin. Pour ne pas l'humilier, elle changea de sujet et désigna enfin le livre qu'il avait posé exprès à côté de son assiette. Il s'agissait du cadeau qu'elle lui avait offert pour les Fêtes l'année précédente : un ouvrage sur les traditions de Noël.

— Ça t'a pris un an pour l'ouvrir, mais il a l'air bon finalement.

Raymond approuva.

— J'attendais juste d'être dans l'ambiance pour le lire. Aurais-tu aimé que je te parle de Noël en plein été ?

— Non, en effet.

Le cœur de Clarisse se serra, mais elle refoula sa peine. Rabih, lui, avait magasiné une crèche sur Internet en plein été.

— Et qu'est-ce que tu as appris sur Noël aujourd'hui ? C'est le bon moment pour m'en parler puisqu'on est le 1^{er} décembre !

Afin de savourer l'intérêt que sa fille manifestait pour ses nouvelles connaissances, Raymond tarda un peu à répondre.

— Je peux te dire que c'est un Anglais qui a inventé les cartes de Noël. Mais ce n'était pas parce

qu'il voulait envoyer des vœux aux membres de sa famille.

— Ah, non ?

— Non ! Il était juste trop lâche pour répondre à toutes les lettres qui s'empilaient sur son bureau.

— Peut-être qu'il manquait de temps ? Ça arrive aux gens qui travaillent.

— Ah, ça, je le sais ! Ça m'arrivait dans le temps. Mais j'ai toujours répondu quand ta mère m'écrivait sur le chantier. En tout cas, le bonhomme s'appelait Henri Cole. En 1843, il a commandé un dessin à un de ses amis qui était peintre. Quand il l'a reçu, il l'a fait reproduire en plus petit, a écrit un mot au dos et l'a envoyé par la poste à ses correspondants pour les faire patienter. Il pensait peut-être lancer une nouvelle mode, mais comme le timbre coûtait très cher, personne ne l'a imité. Mais en 1868, quand la poste a baissé ses tarifs, le feu a pris et tout le monde s'est mis à s'envoyer des cartes de Noël.

Clarisse haussa les sourcils. Raymond fit comme s'il ne s'en était pas aperçu et continua de manger. Quand il trouva que sa fille avait attendu la suite assez longtemps, il laissa tomber :

— Parfois, je me dis qu'on est mieux de ne pas savoir d'où viennent nos traditions.

Elle était bien d'accord.

DÉCEMBRE 2020.

Clarisse, qui a six filles, élève seule les quatre plus jeunes dans la maison de sa grand-mère, aux abords du hameau de Kingscroft, sur les hauteurs des Cantons-de-l'Est. Raymond, patriarche affectueux quoiqu'un brin malcommode, vit dans la maison d'à côté. Tandis qu'il s'évertue à transmettre à ses petites-filles les traditions de Noël, Clarisse, dans le secret de son cœur, ne cesse de penser à Rabih, son autre voisin, parti pour un long séjour dans sa Syrie natale. Le voyage a pour but de contenter sa mère, qui compte bien lui trouver une épouse. Tout en affrontant les imprévus qui viennent l'un après l'autre chambouler ses projets de réveillon, Clarisse se remémore leur histoire. Elle doit se rendre à l'évidence : ce qu'elle ressent pour Rabih est plus que de l'amitié...

Mylène Gilbert-Dumas est l'auteure de nombreux romans à succès, dont les séries *Les dames de Beauchêne* et *Lili Klondike*, *L'escapade sans retour de Sophie Parent* et *Yukonnaise*. Après un passage remarqué par le thriller avec *La mémoire du temps* et *Le Livre de Judith*, elle a conçu *Noël à Kingscroft* comme un cadeau à ses lectrices et lecteurs fidèles.



ISBN 978-2-89649-906-9

